

incidences techniques influencent cette posture qu'il considère primordiale dans l'évolution des médiations. D'ailleurs, il milite pour une « résistance et une déconstruction du réseau instrumental et fonctionnel par les nouvelles modalités d'écriture » (p. 144) afin de construire un langage du réseau capable de rapprocher les « corps espacés » (p. 144).

La deuxième partie – « Des modèles pour la création » – analyse la conception des documents numériques et propose des pistes de structuration afin de développer des instruments à même d'accompagner les auteurs dans leur activité d'écriture. Ainsi Sylvie Leleu-Merviel (pp. 151-182) propose-t-elle une méthodologie s'appuyant sur la décomposition du processus créatif en cinq étapes : « Élaboration du potentiel scénaristique décrit dans la diégèse, construction de la trame narrative régissant la structure événementielle profonde, conception du schéma scénarionnel qui suppose toutes les scénations possibles, choix de la scénique qui prépare la transposition du document abstrait en une réalité perceptible, détermination de la mise en situation spécifiant les modalités concrètes de l'interaction » (p. 179). Suit la proposition de Jean-Marc Laubin (pp. 183-208) qui promeut la notion de « rhétorique macro-structurelle par objectifs » (p. 183) en tant qu'établissement d'un modèle de distinctions des contraintes de conception sous-jacentes aux actes de communication médiatisés. Les règles de séquençement, les réponses au comportement de l'interacteur, tout comme l'adéquation entre structure cachée et structure perçue sont autant d'éléments permettant d'objectiver une méthode permettant « d'envisager de scénariser des objets médiateurs qui s'auto-adaptent aux contraintes macrostructurelles » (p. 206). Enfin, Nicolas Szilas (pp. 209-248) propose une forme structurale d'écriture dramatique interactive. Les concepts attachés à cette orientation très personnelle sont débattus en confrontation au « simple » récit interactif. Par « drame interactif » (p. 209), l'auteur a pour ambition de délimiter « toute forme narrative qui présente comme éléments uniquement les actions des personnages et les événements qui se produisent dans le monde fictionnel » (p. 211) mais excluent les pensées des personnages, la voix d'un narrateur, ou d'autres éléments externes. « On pourrait définir le drame interactif comme toute forme de drame dans laquelle le spectateur a une influence sur le récit, que cela modifie ou non l'histoire » (p. 212) à condition qu'il soit l'un des personnages de l'histoire et que le support soit informatique.

Dans la dernière partie – « Deux expériences de création » –, Karine Portrait (pp. 251-268), Philippe Cunat (pp. 269-288) et Sylvie Leleu-Merviel (pp. 289-294) analysent et retracent deux expériences de romans-feuilletons interactifs. On y découvre les secrets méthodologiques, les difficultés et surtout les retours épisodiques des participants, influençant largement le déploiement et l'orientation des récits par leurs contributions souvent inattendues et dépassant le cadre formel initial. L'engouement suscité par ces deux exemples démontre à quel point le public est prêt à s'investir de nouvelles formes d'écritures, tant du point de vue de la consommation que de la participation.

Voici un ouvrage non dénué d'intérêt car il compulse et croise des perspectives essentielles par un survol global des innovations émergentes d'énonciation et de récit, tout comme il permet un approfondissement des problématiques. D'ailleurs, il s'inscrit dans une mouvance interdisciplinaire, ouvrant aux renvois nécessaires et utiles qui permettront de compléter la réflexion.

Gilles Boenisch

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
gilles.boenisch@gmail.com

Éric LERAY, Jean-Paul LAFRANCE, dirs, *La bataille de l'imprimé à l'ère du papier électronique*.

Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 2008, 257 p.

Fort de sa trentaine de contributeurs et de la profusion des approches, ce livre illustre parfaitement la nécessité de réfléchir aux mutations de l'imprimé à l'époque du numérique. Qu'il s'agisse d'universitaires, d'ingénieurs, de sociologues, de spécialistes de la communication, d'historiens, de conservateurs ou de professionnels de l'édition, tous s'accordent à penser que nous vivons un tournant décisif méritant d'être débattu largement. Cet ouvrage, lui-même fruit d'un colloque, témoigne d'une étonnante volonté de rapprochement entre la sphère universitaire et professionnelle. Pour les uns, il s'agira d'un formidable objet d'étude, pour les autres une source d'inquiétude grandissante nécessitant réflexion, tant sur la pérennité des supports que sur l'activité économique et industrielle qui en découle.

Dans les divers points de vue exprimés, on ressentira indéniablement cette partition, même si, globalement, une complémentarité des analyses ressort. On notera également un fort ancrage québécois par les auteurs,

l'éditeur, les références et les exemples cités, mais aussi par l'omniprésence d'allusions directes ou indirectes au groupe « Québecor », souvent mis en avant dans les exposés, tant pour ses difficultés actuelles que pour sa valeur emblématique. On regrettera cet aspect, comme le fait que des professionnels s'attachent à dépeindre systématiquement un constat alarmant et négatif. En contrepartie et en alternance, le lecteur trouvera le point de vue de scientifiques prenant soin de relativiser de manière bienveillante cette évolution, et de fait, équilibrant les propos.

Le titre de l'ouvrage suggère l'idée d'un conflit tant idéologique que technique. Au fil des textes, on se rendra compte qu'il illustre parfaitement la conception particulière et hégémonique que se fait l'industrie et les professionnels d'eux-mêmes, face à une réalité qui s'échappe peu à peu au profit d'une culture de la gratuité et du partage de l'information par le biais de multiples canaux de diffusion « hyper rapides, mobiles et interactifs » (p. 15). C'est de contrôle et de pouvoir qu'il s'agit réellement, ceux-là mêmes qui ont permis de crédibiliser, diffuser, quantifier et surtout raréfier l'information en produit mercantile et prospère. Pour Jean Paul Lafrance (pp. 12-16), seule la convergence de toutes les informations à un même groupe de média, et l'utilisation d'une redevance imposée à tous les acteurs de la chaîne de production numérique permettrait de sauver le modèle économique actuel, et ainsi éviter la disparition du livre comme les précieux intermédiaires. À la fin de ce court texte, comment ne pas s'interroger sur ce point de vue inévitablement orienté et reposant sur des valeurs antérieures discutables ?

Par un regard historique, Frédéric Barbier (pp. 17-24) conforte cette idée en indiquant que « la transparence prétendue et la gratuité sont elles-mêmes illusoire » (p. 19), dans un système où selon lui le changement ne peut s'opérer que par une économie financière portant les innovations. Pourtant, plus loin, dans différentes analyses décrivant « le papiel », « le papier électronique », « l'encre électronique », « le papier bioactif », « le livre électronique », on ne peut que constater que la forme traditionnelle de l'écrit est loin de disparaître, que ce soit pour des raisons financières ou du fait à la gratuité. De plus, au regard des développements actuels, le papier semble garder sa supériorité tant pratique que technique mais se doit d'évoluer, pour acquérir et bénéficier des potentialités du numérique.

D'après Guy Millère (pp. 81-88), ce qui pose réellement problème et qui milite pour un nécessaire

renouvellement du modèle économique, est que les industriels, les professionnels et les politiques, mesurent déjà l'enjeu qu'impose le numérique, à savoir « l'immense redistribution de pouvoirs et l'immense abolition de privilèges » (p. 84) qu'ils entendront préserver au maximum. « Ils tenteront, comme ils le font déjà, de freiner les flux globalisés du postcapitalisme, de les réglementer, de les restreindre, de les soumettre, mais ils découvriront qu'en agissant ainsi, ils ne feront en fait, que stériliser à un plus ou moins grand degré » (p. 84).

Christian Vandendorpe (pp. 191-210) ajoute à ceci que la disparition du livre est « un possible » (p. 191) envisageable, le numérique engendrant un bouleversement « plus radical que l'invention de l'imprimerie et de plus longue portée que le passage du volumen au codex » (p. 192). Sans pour autant décrire une vision pessimiste, il explicite clairement les causes, les effets et les développements possibles de ce qu'annonce cette mutation. Auteur de référence sur cette thématique (Christian Vandendorpe, *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Paris, Éd. La Découverte, 1999), il n'oublie pas de dénoncer l'immobilisme des industriels et des systèmes politiques de plus en plus fondés sur le modèle du *copyright*, totalement inadapté au nouveau contexte. Il ira radicalement plus loin en citant Kevin Kelly, défendant l'idée d'un « impératif moral » (p. 207) à numériser tous les ouvrages et à les offrir gratuitement sur l'internet quelques temps après leur publication. Ce serait pour lui « le moyen de les replacer dans le mouvement de la culture, de créer des liens entre les textes et de leur donner une nouvelle vie » (p. 207).

En ce sens, France Brodeur (pp. 48-54) dit clairement que « la bataille de l'imprimé à l'ère numérique n'a pas lieu » (p. 49) mais que l'adaptation de l'imprimerie à l'ère du numérique est l'enjeu essentiel. Pour elle, « opposer l'imprimé au numérique ou à l'interactif, c'est un peu comme opposer le travail manuel au travail intellectuel. Pourtant, il n'y a pas d'opposition, mais bien une complémentarité de ces activités » (p. 49). De cette analyse, on retiendra que « l'imprimé n'est pas en voie de disparition, mais doit se renouveler » (p. 52), contrairement à ce qui est proposé dans de nombreux cas. L'imprimé nécessite alors de ne pas reprendre le contenu des supports numériques, comme les supports numériques doivent s'affranchir de l'imprimé, chaque support ayant pour objectif d'inventer de nouveaux développements, de nouveaux produits, de nouveaux services utilisant leurs spécificités. Internet a aussi « modifié

le comportement des lecteurs et des acheteurs d'imprimés » (p. 52) comme il a « stimulé l'imprimerie pour se repositionner dans la société » (p. 51).

C'est précisément ce dont parlent Jean-Sébastien Trudel (pp. 57-65), et Lorenzo Soccavo (pp. 66-74), en définissant comparativement les qualités et exigences des nouveaux supports à l'imprimé traditionnel, donnant des pistes sur les développements actuels et futurs. Ou encore Marie Lebert (pp. 210-217) qui indique, elle aussi, que « nous vivons une période transitoire, marquée par la généralisation des documents numériques et la numérisation à grande échelle des documents imprimés, mais qui restent encore fidèles au papier » (p. 212). Elle rappelle qu'il ne semble pas opportun d'opposer le livre numérique et le livre imprimé en citant Olivier Pujol : « Le livre électronique ne concurrence pas le papier. C'est un complément de lecture, qui ouvre de nouvelles perspectives pour la diffusion de l'écrit » (p. 213). Comme d'autres contributeurs, elle précise « qu'après avoir sonné un peu vite le glas du papier, on ne parle plus du *tout numérique* pour le proche avenir mais plutôt de la *juxtaposition papier et pixel* » (p. 213), dans une forme et déploiement qui restent à déterminer.

Gilles Boenisch

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
gilles.boenisch@gmail.com

Jean-Yves MOLLIER, Philippe RÉGNIER, Alain VAILLANT, dirs, *La production de l'immatériel. Théories, représentations et pratiques de la culture au XIX<sup>e</sup> siècle.*

Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. Le XIX<sup>e</sup> siècle en représentation(s), 2008, 471 p.

Quand il s'agit de traiter de l'immatériel, comment ne pas prendre en compte l'univers informatique, si présent aujourd'hui ? Mais savons-nous comment ce concept hétéroclite a émergé ? Qu'en est-il de sa genèse et de son développement à travers les siècles ? Quels sont ses fondements théoriques, politiques, sociologiques, économiques, artistiques ? Répondre à ces questions est l'ambition de cet ouvrage, riche de 32 contributions issues de différentes disciplines. Non sans traiter l'aspect contemporain du problème, les auteurs s'attachent à décortiquer les prémices – parfois imperceptibles, parfois pleinement assumées – des enjeux de l'époque. Inévitablement, on y relève la filiation de l'acception actuelle, tant les arguments et les exposés sont éclairants. Passant en revue un certain

nombre de témoins et d'acteurs centraux, l'approche contraste fortement avec celles des experts du numérique qui s'appuient rarement sur un examen aussi vaste, tant sur le plan des exemples sollicités que sur celui des périodes étudiées. Ainsi l'examen des œuvres de Balzac, George Sand, Baudelaire, Vallès, Mallarmé, Courbet et bien d'autres, permet-il de saisir des phénomènes transversaux, analogues à ceux des mutations en cours. On comprend d'autant mieux l'importance de la notion que l'ouverture apportée par cet écrit oblige à redéfinir les paradigmes qui la cadrent habituellement. Tel un archéologue, le lecteur est invité à découvrir ou redécouvrir des arguments qui étayaient le postulat de départ : la notion d'immatériel s'éveille véritablement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

La première partie – « L'appareil institutionnel et le marché » (pp. 29-216) – interroge les modèles juridiques, politiques, économiques et éducatifs. Elle visite l'appareil institutionnel et matériel de « production » de l'immatériel, aussi bien du côté du pouvoir que de l'initiative privée, dans ses principes et ses effets les plus importants. Elle aborde la formation de la politique culturelle et de la propriété intellectuelle, qui fonctionnent conjointement sur des compromis imparfaits lourds d'ambiguïtés et dont les incohérences posent d'emblée de multiples problèmes. Encouragée, détournée et critiquée avec virulence, la question essentielle est de déterminer par quels mécanismes la culture s'est transformée en une « production » mercantile et consommable. D'une définition la posant comme une valeur vaporeuse et loin de toute portée rationalisable, elle est devenue bon gré mal gré un « produit » ou un objet de négoce, inscrit dans la sphère d'une économie de plus en plus globalisante. Pour autant, même si elle est immatérielle, elle permet paradoxalement des productions réelles, offrant la réalisation de biens évaluables, aliénables, appropriables et exploitables commercialement. De ce constat, qu'il s'agisse de résistance ou de bienveillance à son égard, l'interaction et les antagonismes qui en découlent forment au XIX<sup>e</sup> siècle une énergie créatrice sans précédent, à l'origine d'innovations littéraires, artistiques et théoriques. Ainsi la première partie passe-t-elle en revue le corpus de redéfinitions de l'activité intellectuelle, tout comme l'héritage de nouveaux dogmes et doctrines de tous bords, sans oublier les inspirations politiques.

La seconde partie – « Stratégies littéraires et artistiques » (pp. 216-440) – se penche sur le fourmillement des manœuvres déployées par les « producteurs d'immatériel » pour s'inscrire dans